

# SITUATION CRITIQUE!

\* FEUILLETS INTERMITTENTS D'ACTUALITE LITTERAIRE \*

ANDRE MURCIE & FRIENDS

*Tout courrier : L'ANNONCE LITTERAIRE, BP 65, 77 482 PROVINS-CEDEX.*

ESTERIA. Cenae Dies. FRANCOIS RICHARD.

Collection poésie ATOM. LE GRAND SOUFFLE EDITIONS.

Couverture : Aurélien Réal. Conception graphique : Lucia Diris.

172 p. 14, 80 €. Août 2007. 24 rue Truffaut. 75 017 PARIS. Tel : +33 (01) 42 94 25 50

[www. le grand souffle.com](http://www.legrandsouffle.com) \* <http://legrandsouffleeditions.hautetfort> \*

<http://www.dailymotion.com/Grand-Souffle-Editions/1>

Nous avons été les premiers dans le Bulletin d'exigence poétique, *Bucéphale* au mois de mai 2005 à regretter que François Richard tarde à publier le tapuscrit d'*Esteria* qu'il nous avait fait parvenir.

Le voici donc enfin paru au *Grand Souffle*, maison d'édition fondée par un collectif d'artistes et destinée à se consacrer « à la recherche en littérature, arts et sciences, ainsi qu'à la diffusion du cinéma d'auteur ». Un bel objectif que nous ne jugeons pas chimérique lorsque l'on s'aperçoit que leur catalogue nous propose pas moins d'une quarantaine de titres répartis sur quatorze collections. Ces jeunes gens sont à la hauteur de leur prétention. La moindre des politesses métaphysiques pour des créateurs nous semble en effet consister en la congruence des actes avec les mots, de la vie avec la poésie.

La collection poésie du *Grand Souffle* n'est pas des mieux loties puisqu'elle se revendique à ce jour d'octobre 2007 de deux seuls ouvrages. François Richard nous a coupé le souffle : se retrouver en tête de liste juste devant Rainer Maria Rilke et *Les Elégies de Duino*, que pour notre part nous estimons être la cime culminante de la poésie du vingtième siècle, ne manque pas de cran. Il n'est pas de hasard. Simplement des significances. Annonçons tout de suite le verdict : le Maître n'a pas à rougir de l'apprenti sourcier.

L'on est toujours seul, non pas dans le monde où nous ne pouvons avancer d'un pas sans nous heurter à nos frères inhumains, mais dans notre corps. Il n'est pas d'issue possible hormis l'infranchissable barrière de nos os, de notre chair, de notre lymphe sur lesquels nous nous fracassons pour mieux rebondir au centre de notre finitude. Sinon l'amour. Mais nous parlons là d'un mot platonicien dont nous avons perdu le sens.

Nous sommes en nous comme le poisson dans l'eau. Nous sommes l'aquarium et nous sommes le requin. Lorsque nous avons trop faim, trop fin, nous mordons à pleines dents en nos seules entrailles. Héautontimorouménos, nous aimons nous faire mal, nous jouons avec le sang qui coule de nos blessures intérieures. Nous l'offrons en sacrifice. Ceci sera mon sang symbolique et je recracherai le pain de mon corps que je ne peux décidément pas avaler.

Rien ne passe. Tout reste, et la souffrance ne se transforme pas en autre vampire que cette boule d'angoisse existentielle que je suis, qui m'englobe et me dévore. Je ne suis rien que cette envie de déglutir les mots de lave et de bave que je sécrète dans l'œuvre au noir de mon alchimie mortifère.

Le poète est ainsi, dans les mots qui n'ont jamais fui, englué dans la boue aurifère de son vécu. Vivre est une maladie dont François Richard ne saurait guérir. Même si les mots comme des cataplasmes refroidis sur la jambe de bois du destin l'ont aidé à survivre. A vivre au-dessus de lui, et de son existence.

*Esteria* est une danse. Pour apprivoiser le cobra qui se dresse en nous chaque fois que nous nous penchons sur le gouffre ogival de nos plus lointaines provenances. Des marais fétides du souvenir nous convoquons les Dieux et les insectes haletants du désastre, ces milliers de mots termites qui se jettent à l'assaut de nos âtres les plus intimes. Bric-à-brac mythologique, les Dieux se sauvent en courant, emportant sous leur bras leurs attributs et les portraits de la sainte famille.

Les mots François Richard les désarticule. Il les coule et il les coagule. Il les passe au tamis du langage pour les refaire, les refaçonner, et les redorer. *Esteria* / Héphaïstos, même combat, même forge. Masses, enclumes, marteaux et merlins. Enchanteurs. Le rire de Joyce refondant le langage. Précision d'orfèvre, fièvres d'or pur, dentelles de vocables serties d'un tintement inouï. Des phrases électriques giclent et nous brûlent les doigts comme des serpents de feu. Ecriture musique qui tinte à nos oreilles. Jamais du clinquant mais du neuf. Sonorités odorantes et les mots en trop jetés au rebut comme d'inutiles et creuses pendeloques.

La phrase enfle et s'étend comme un fleuve qui déborde en même temps qu'elle est rabotée jusqu'à l'os. Et le cri de douleur insupportable que l'on ne voudrait plus entendre, qui plane et s'échoïse dans les stridentes sinuosités du pélican qui s'en vient manger dans son propre bec la chair de sa chair, nous assaille et nous tourmente.

*Esteria* n'est pas à lire. Mais à dévorer. Ce qu'il y a de magnifique en ce livre c'est que l'enthousiasme l'emporte toujours sur le formalisme académique. Comprenez que depuis longtemps l'on se trouve devant un recueil de poésie qui ne se soucie point d'écriture mais de poésie. Le Dire passe Avant l'intellectualisation de la façon de dire. Trop souvent nos poètes modernes agencent des caractères noirâtres comme l'on jette les bâtonnets du Yi-King. Pour ensuite se pencher avec des mines de conspirateurs sur leur crachat éjaculatoire et chercher à deviner le mystère kabbalistique qu'ils sont censés avoir jeté à la face du monde.

François Richard renoue avec la fougue romantique des aèdes de la grande poésie lyrique européenne. Sa poésie se donne à lire comme un sanglot de chair, un fragment de cri, un envol d'oiseau dans la tempête furibonde des mots et des affres de la vie.

André Murcie.  
( 05 / 10 / 2007 )